

SERGE LIFAR OU LE RÊVE D'ICARE



Serge Lifar, photographie anonyme.

Au début de ce siècle deux événements essentiels ont marqué le ballet en France : la grande invasion des Ballets russes de Serge de Diaghilev qui bouleversa toute la conception du théâtre dansé de l'époque, et en second lieu la renaissance du ballet français alors en plein déclin, et que vint éveiller le dernier jeune prodige des Ballets russes, Serge Lifar.

En 1929, après la mort de Diaghilev, ce danseur de vingt-quatre ans prit en mains par un hasard du sort les destinées du ballet de l'Opéra de Paris, en cumulant trois fonctions à la fois : celles du maître de ballet, du chorégraphe et du danseur étoile. Dès son arrivée, Lifar se mit à secouer la torpeur académique qui régnait dans la grande maison. Les Créatures de Prométhée de Beethoven, sa première création, furent un événement artistique majeur qui bouleversa le poussiéreux répertoire d'alors.

Ce succès permit à Lifar de multiplier les réformes ; il inaugura ses "Mercredis de la Danse" qu'un tout nouveau public salua avec enthousiasme ; il expulsa des coulisses les vieux abonnés, balletomanes trop entreprenants, fit éteindre l'éclairage dans la salle pendant les représentations, lança toute une pléiade de brillantes ballerines françaises dont Suzanne Lorcia, Lycette Darsonval, Solange Schwarz, Yvette Chauviré, en ignorant les Italiennes alors à la mode. Là où, avant son arrivée, l'élément masculin était quasi inexistant dans les rangs du corps de ballet au point qu'on devait souvent recourir aux travestis, on vit apparaître de jeunes danseurs pleins d'avenir qui suivaient leur maître avec dévotion et enthousiasme. Travailleur prodigieux et passionné, Serge Lifar enchaînait ballet sur ballet en composant durant les trois décennies de son règne plus de 80 oeuvres. Promoteur génial de son art, il luttait constamment pour imposer la danse dans la vie théâtrale parisienne. En 1935 il publia son manifeste révolutionnaire où il proclamait la danse comme un art indépendant de la musique et dicta au compositeur ses propres rythmes. L'illustration en fut Icare, un des sommets dans l'oeuvre de Lifar, une réussite dramatique et plastique et un exemple parfait de son style néoclassique, aigu, linéaire et incisif. Ce style "Lifar" modifia totalement le visage du ballet français et nourrit plusieurs générations de chorégraphes.

À l'Opéra il ne dansa que ses propres chorégraphies en bâtissant ses ballets autour de son propre personnage. Sa danse unissait une virilité éclatante à une grâce suave et

voluptueuse. Sa beauté étrange avec son visage sensuel de gipsy, son corps à la plastique sculpturale le poussaient à incarner des figures héroïques ou poétiques, des divinités de la mythologie antique ou des amoureux légendaires. Il fut tour à tour Apollon, Alexandre le Grand, David, Aeneas, Bacchus ou Don Juan, auxquels s'ajoutait son interprétation célèbre du Prince Albert de Giselle, un rôle qu'il rendit le premier égal à celui de la ballerine.

Devenu l'idole du Tout-Paris mondain et artistique, Serge Lifar multipliait de plus en plus ses activités en faveur de la danse : conférencier, animateur de soirées culturelles, auteur de nombreuses publications sur le ballet, il implanta son art dans tous les rangs de la société. En 1945, à la fin de la dernière guerre mondiale, son activité à l'Opéra connut une fâcheuse interruption. Il prit alors la direction du Nouveau Ballet de Monte-Carlo où le suivirent la plupart des principaux danseurs parisiens. En 1947, à son retour à l'Opéra, il obtint un triomphe avec *Les Mirages* qui furent suivis par plusieurs de ses créations majeures, *Phèdre*, *Le Chevalier errant*, *Les Noces fantastiques*.

Durant la dernière décennie de sa présence à l'Opéra, Lifar-danseur devait céder la place aux jeunes et plusieurs chorégraphes venus de l'extérieur s'implantaient alors au répertoire. En 1958 il dit adieu à sa maison à laquelle il avait offert l'exclusivité de son talent en restituant au ballet français sa vitalité et son prestige. Encore jeune et brûlant de passion, il quittait la danse à jamais. Il refusait de travailler à l'étranger, seul l'Opéra de Paris attisait ses forces créatrices. Il se retira pendant quelque temps sur la Côte d'Azur, puis se fixa en Suisse où sa fidèle compagne Lillian Ahlefeldt lui permit d'éviter une complète solitude. Amer, il était rongé par un sentiment d'ingratitude de la part de ceux qu'il servit durant tant d'années.

Son oeuvre fut immense et tous ses amis, danseurs, écrivains, décorateurs, musiciens gardent de ce géant amoureux de son art un souvenir ému et admiratif. L'évolution de notre ballet repose encore sur son inspiration et sur son inestimable apport culturel dans l'histoire du ballet français.

Irène Lidova

Le 22 juillet 1953, le *Courrier de Bayonne* évoque une représentation donnée par Serge Lifar au Casino Municipal de Biarritz :

À l'éternelle jeunesse des artistes, la maturité change peu ou trop de genre, d'allure, de méthode, de répertoire. Aussi est-ce un étonnement extrême lorsque, nous souvenant des lustres passés nous considérons la carrière du plus célèbre danseur actuel de l'école française. Il dément d'une façon péremptoire le proverbe qui affirme qu'on ne peut être et avoir été.

Serge Lifar a été, mais est encore et du mieux qui soit. Il nous a présenté un spectacle où tout portait sa marque. La chorégraphie de chacun des morceaux qui le compose est signée de lui. Ses interprètes sont ou ont été ses élèves et ses disciples et lui-même est son pre-

mier interprète, et de façon magistrale.

Comme il fallait s'y attendre, la salle du Casino était comble. Une vedette est toujours certaine lorsque les estivants sont là, de faire la recette maximum. Pour le festival Lifar, rien ne manquait au succès. Dans un fragment du deuxième acte de *Giselle*, Lifar et Nina Vyroubova, et dans *Le Lac des Cygnes* Madeleine Lafon et Jouly Algaroff se sont en quelque sorte présentés à nous. Et c'était pour préparer le triomphe de Lifar dans *Le prélude à l'après-midi d'un faune*.

Vyroubova et Algaroff ont interprété avec une intensité émouvante *Roméo et Juliette* de Tchaikowsky. La gracieuse Madeleine Lafon a longuement tenu la scène sans nous laisser dans *Aubade* de Poulenc, et pour terminer tous les quatre ont donné *La Suite en blanc* de Lalo, où Vyroubova a eu des moments splendides.

Il est vraiment regrettable que le programme ne nous ait pas donné le nom du pianiste qui tenait toute la partition et qui, en intermède, a recueilli le plus grand succès avec Liszt et Chopin, et a été pour beaucoup dans cette soirée.

Le Courrier de Bayonne - 22 juillet 1953



Serge Lifar, photographie anonyme.